MANUEL DU CITOYEN ARMÉ DE PIQUES,

OU

INSTRUCTION RAISONNÉE

Sur les divers moyens de perfectionner l'usage et la fabrication des Piques.

Renfermant un précis du maniement et de l'usage de cette arme.

Des idées nouvelles sur les avantages du mélange qu'on en peut faire avec toutes celles qui sont dans les mains de la force publique, et l'exposition des principes de tactique d'après lesquels doivent être organisés les corps de Piquiers, et d'après lesquels ces corps doivent combattre, dans les différentes opérations de la guerre et dans la défense des retranchemens.

Avec deux grandes Planches en Taille-Douce.

Par un MILITAIRE, ami de la liberté.

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, N°. 20.

1792.

AVERTISSEMENT.

La pique, si l'on veut se donner la peine de perfectionner cette arme, peut servir utilement dans les corps d'infanterie de l'armée de ligne, dans ceux des volontaires nationaux, comme dans ceux des nombreux citoyens qui s'arment, dans ce moment, pour la défense de la liberté: ne pouvant se fournir d'autres moyens d'attaque et de défense, ils sont bien forcés de l'adopter.

Nous avons cru devoir généraliser nos principes sur l'emploi de cette arme, et développer les avantages qu'on peut s'en promettre dans les diverses circonstances de guerre; dès-lors on conçoit que ce Manuel devient utile à tous les citoyens-soldats et soldats-citoyens qui, ne laissant

point réfroidir leur zèle, sous le prétexte de la mort de Léopold et d'un calme apparent, qui peut n'être pas de longue durée, sont prêts à combattre le despotisme, et ne respirent que pour faire triompher la liberté.

La pique est, de toutes les armes existantes, celle qui peut le plus peut-être acquérir de nouvelles et redoutables propriétés : nous avons pris le soin de les indiquer autant que nous l'a pu permettre le peu d'étendue de notre ouvrage. Sous ce point de vue, il devient utile encore à tous les artistes, à tous les amateurs des arts qui s'intéressent à la chose publique, et qui veulent consacrer leurs recherches, leurs efforts, leurs soins à la patrie menacée par des pervers, et par tout ce que peuvent inspirer les fureurs du despotisme et de l'aristocratie.

En nous occupant des piques, et en nous en occupant d'une manière neuve et fort étendue, relativement aux services qu'on peut en attendre, nous n'avons point perdu de vue l'appui qu'elles peuvent recevoir des autres armes.

Faisons construire des piques, encourageons les artistes à les perfectionner, à leur procurer les plus redoutables propriétés; mais défendons-nous de toute espèce d'engouement; faisons pour toutes les armes, pour tous nos moyens de défense, ce que nous faisons pour les piques. Voilà ce qu'il ne faut pas cesser de dire aux autorités constituées, aux administrations diverses, ainsi qu'à tous les citoyens.

Quelles que soient les armes dont pourront être pourvus nos concitoyens, il est

essentiel qu'ils se pénètrent de la nécessité d'étudier dans les bons ouvrages la théorie de l'art militaire, et de se mettre en état de connoître les divers développemens dont est susceptible la force publique, dont les détails sont presque tous importans.

La science de la guerre, a dit un ancien, nourrit l'audace, élève le courage, apprend à compter pour ce qu'ils valent les dangers de la guerre, en les réduisant à leur juste valeur; il faut donc que les bons citoyens s'occupent des moyens d'acquérir cette science; ils en retireront beaucoup d'avantages.

Son acquisition peut conduire un citoyen aux premiers grades militaires, et c'est un des grands bienfaits que nous devons à la révolution. Cette science si vaste doit encore fixer l'attention de tous ceux qui

doivent et peuvent aspirer à l'honneur d'être élus représentans du peuple. Il ne faut pas qu'ils oublient que les Grecs et les Romains étoient tour-à-tour guerriers, pontifes et législateurs; qu'ils servoient l'état sur mer comme sur terre; qu'ils étoient membres du sénat après avoir présidé à l'érection des monumens et aux embellissemens des cités. Comment un eassemblée nationale organiseroit-elle la force publique d'une manière convenable, si ses membres ne connoissent rien de ce qui est relatif à cette force publique? Le propre de l'ignorance, et nous n'en avons vu que trop d'exemples, est de rendre les hommes inaccessibles aux plus importantes vérités: ils font semblant de dédaigner ce qu'ils ne conçoivent pas, s'efforçant de cacher sous une feinte indifférence leur coupable ignorance et leur incapacité; ils préferent, ces

téméraires, de compromettre le salut de l'état, plutôt que d'avouer leur nullité.

Afin de faire cesser ces dangers et tous les maux, suites inévitables de l'ignorance, il faut nous éclairer, citoyens; il faut, tout en nous préparant à nous servir utilement de nos piques pour repousser l'ennemi, nous mettre en état de faire mieux, si l'occasion s'en présente, ou au moins de former et de diriger le cours de l'opinion publique, de manière qu'elle puisse forcer ceux qui seront en place de se porter sans détours vers le but qu'ils doivent atteindre.

MANUEL

MANUEL
DU
CITOYEN ARMÉ DE PIQUES,
OU

INSTRUCTION raisonnée sur les divers moyens de perfectionner l'usage et la fabrication des piques.

CHAPITRE PREMIER.

De la Pique en général; examen de ce qu'en ont dit plusieurs auteurs militaires.

LA pique est la reine des armes, a dit le général Montécuculli. Depuis que nous connoissons les mémoires de ce grand homme, qui fut le rival de notre célèbre Turenne, tous les auteurs militaires qui ont eu quelque réputation ont successivement proposé de fraiser de piques notre infanterie ;

et ce sont particulièrement les sectateurs de l'ordre profond ou plésionnaire, c'est-à-dire, les militaires qui ont le mieux connu la force de l'infanterie, ainsi que les moyens d'augmenter la quantité d'action dont cette arme est susceptible, qui ont recommandé d'admettre les piques concurremment avec les fusils armés de leurs bayonnettes.

Folard, à qui l'art de la guerre doit beaucoup plus qu'on ne paroît communément le croire, a proposé une pique, ou, comme il l'appela, une pertuisanne dont la forme est imposante et redoutable. Le maréchal de Saxe, qui, tout en combattant la colonne ou plésion de Folard, se rapprochoit bien plus qu'il ne croyoit des principes de cet habile militaire, proposa des piques creuses plus longues que la pertuisanne de Folard. Ce plus de longeur rendoit ces armes bien autrement propres pour servir efficacement à la défense des retranchemens (1), des

---

(1) Si l'on consulte les belles éditions des Rêveries, on verra comment le maréchal de Saxe met en action les piques de son invention, dont il prétend armer la moitié de son infanterie pour la défense des lignes et des retranchemens.

abattis, et pour assurer l'infanterie contre les atteintes de la cavalerie.

Depuis le maréchal de Saxe, l'auteur du projet d'un ordre François en tactique, (*M. de Ménil Durand*), le plus zélé, le plus constant apôtre de l'ordre plésionnaire, et l'un de nos plus savans auteurs militaires, a renouvelé la proposition de renforcer cet ordre plésionnaire déjà si formidable, en faisant entrer la pique dans l'armement de l'infanterie.

Enfin M. de Maizeroi, l'un de nos plus habiles tacticiens, dont les recherches sont infiniment précieuses par leur importance et par leur immensité, et dont les travaux eurent tous des succès heureux, après avoir dit ce que furent les piques aux différentes époques de l'histoire, proposa une pique à feu, qui, s'ouvrant vers sa crosse, donnoit à volonté à cette arme une rallonge qui lui procuroit sur le sol un point d'appui capable de la faire résister au choc de la cavalerie, du moins à ce qu'on croyoit de son temps.

M. Scott, ancien capitaine de troupes légères (1), vient de proposer à l'assemblée

(1) La chronique, en rendant très-longuement compte

nationale une pique qui paroît loin d'avoir les avantages de la pique à feu de Maizeroi, quoiqu'on ne puisse se défendre de *véhémentement* soupçonner M. Scott d'avoir eu connoissance de l'invention et de l'idée de Maizeroi. Quand on copie, au lieu de dégrader son modèle, il seroit mieux de le surpasser; M. Scott a été plus modeste ou moins adroit : il a mieux aimé rester au-dessous de ce qu'il a visiblement copié, sans en rien dire à l'assemblée ni au public, que de faire mieux; la chose cependant n'étoit pas difficile.

Mais avant d'aller plus loin, examinons si ce point d'appui, pris sur le sol, est susceptible des avantages qu'on lui suppose, et cherchons à connoître si de bons officiers de cavalerie nous laisseroient paisiblement jouir de tous les avantages que Maizeroi et que M. Scott se promettent de ce point

---

de la prétendue invention de M. Scott, a eu grand soin de dire que M. Scott étoit *décoré*. Cela, comme on doit le concevoir, peut ajouter beaucoup au mérite d'une invention; car une croix de St. Louis, une croix du mérite militaire, doit rendre l'esprit prodigieusement inventif.

d'appui, et si même il sera toujours facile de le prendre et de s'en prévaloir. Ceux qui ont vu manœuvrer la cavalerie Prusienne, ainsi que les autres cavaleries bien disciplinées qu'on peut observer en Europe, peuvent raisonnablement en douter, sans pour cela cesser de regarder la pique comme une arme excellente.

N'exagérons jamais la puissance de nos moyens, ne faisons jamais naître de vaines espérances parmi nos défenseurs : sûrs de n'être jamais déçus, ils n'en seront que plus intrépides.

Ce qui donne la preuve que M. Scott a exagéré la puissance des moyens qu'il propose ; qu'il les a présentés sous un faux jour ; qu'il n'a pas supposé à la cavalerie, en la mettant aux prises avec ses piquiers, toute l'impétueuse célérité de sa charge au plus rapide galop, c'est qu'il nous représente (1) trois fantassins opposant une résistance *invincible* à l'impulsion de quatre cavaliers, pendant que les six autres (*fantassins*) font un feu *continuel* sur eux (l'auteur désigne les quatre cavaliers).

---

(1) Chronique du 20 février, page 203.

Ce feu *continuel* ne fait-il pas supposer au lecteur, de l'imagination même la plus calme, que la cavalerie attaquante a chevauché au petit trot sur les fantassins armés de piques, et qu'arrivée au bout de leurs armes, elle cherche *modérément* à sabrer les hampes des piques, ou à pénétrer entr'elles, ce qui, pour le dire en passant à M. Scott, ne seroit pas impossible, sur-tout si, comme il le propose, ses pelotons de piquiers se forment en rond.

Comme M. Scott ne dit pas de combien d'hommes seront composés ses pelotons, je les suppose de dix-huit hommes de tour, chaque homme n'occupant qu'un pied et demi; s'il en occupoit davantage, le calcul seroit plus désavantageux à la cause de M. Scott : un pareil peloton aura vingt-sept pieds de tour, et environ neuf pieds de diamètre : nous ne supposons que neuf pieds aux piques, parce qu'il faut, pour pouvoir les manœuvrer, les empoigner un peu au-dessus du talon. Comme il y a des piques tout autour du peloton, on voit que les rayons sont augmentés de neuf pieds, et que de la pointe d'une pique à l'autre, en passant par le centre du rond,

il y a vingt-sept pieds de diamètre, ce qui nous donne une circonférence de quatre-vingt-deux à quatre-vingt-trois pieds, qui n'est garnie que de dix-huit fers de piques : ils se trouvent par conséquent à plus de quatre pieds et demie les uns des autres, quoique les piquiers ne soient qu'à un pied et demi.

Aucun militaire n'ignore qu'il ne faut pas quatre pieds et demi d'intervalle pour qu'un cheval puisse pénétrer ; M. Scott doit donc être convaincu que ses pelotons, sérrés en rond et fraisés de piques, ne feront point *une destruction incalculable d'hommes et de chevaux* (1), et qu'ils seront très-facilement pénétrés et détruits par la cavalerie.

Ce qui a fait croire M. Scott à cette prétendue destruction incalculable d'hommes et de chevaux, c'est qu'il a cru (*la chose est visible d'après son exposé*) que la cavalerie ennemie seroit presque stationnaire, après une très-prudente et très-pacifique *trotination* (2), et que pendant *ce stage*

(1) Voyez la chronique du 20 février, page 203.

(2) Ce mot est neuf, et il nous paroît exprimer parfaitement ce qu'on veut dire.

supposé par M. Scott, les fusiliers de ses pelotons feroient cette destruction incalculable d'hommes et de chevaux dont il nous berce, tandis que les piquiers empêcheroient les cavaliers d'avancer.

Mais, dira M. Scott, le talon de mes piques fiché en terre donnera un point d'appui que la plus grande vélocité de chevaux ne pourra vaincre. Cette grande vélocité, demanderai-je à M. Scott, permettra-t-elle à vos fantassins, leur laissera-t-elle le temps de se prévaloir de ce point d'appui, et de *ficher à commandement le manche (ce sont les termes dont M. Scott se sert)* en terre? Et puis, M. Scott croit-il que son rempart de piques seroit, comme il le soutient, *inrenversable?* Chaque cheval lancé au plus rapide galop eût-il, comme l'observe M. Scott, un pied de fer dans le corps et les muscles du poitrail entièrement coupés, ses pelotons n'en seroient pas moins enfoncés et pulvérisés par les cadavres de ces chevaux. Mais qui assure M. Scott que chaque cheval viendra s'enfiler sur un fer de pique? Nous avons vu que si les pelotons forment des ronds (1), les fers de piques seront plus

(1) Le rond est d'un mauvais augure : ouvrez les

écartés qu'il ne faut pour qu'un cheval puisse passer sans être blessé. Si les pelotons forment des carrés, qui garantit à M. Scott que les hampes des piques formeront un parallélisme parfait ; que les unes ne seront pas plus distantes entr'elles que les autres, et qu'un cavalier s'enfilant entre deux piques, dût son cheval être un peu blessé aux hanches *(ce qui n'arriveroit pas toujours)*, ne parvienne à écarter les piques et à sabrer les piquiers? Cela seroit d'autant plus facile que, par le calcul de M. Scott, il met ses fantassins beaucoup plus à l'aise qu'ils ne doivent être, puisqu'il ne suppose que neuf fantassins opposés à quatre cavaliers. Cependant on peut assez condenser l'infanterie pour que quatre ou même deux cavaliers aient à faire à douze fantassins.

Nous allons essayer de remplir les vues que M. Scott a paru desirer remplir avec

---

historiens latins, vous verrez que dans toutes les circonstances où l'infanterie a formé des ronds, la suite de ce mouvement fut toujours d'être taillés en pièces. M. Deménil Durand fait aussi cette remarque dans plusieurs endroits de ses écrits.

les piques. La science de la guerre, prise dans toute sa latitude, nous offre bien des moyens; beaucoup même sont plus efficaces que les meilleures piques : mais ici nous nous proposons de ne parler que de ces armes, et de faire une courte instruction pour ceux de nos concitoyens qui en sont pourvus. Entre leurs mains elles peuvent être infiniment redoutables ; elles peuvent l'être même étant mélangées dans les bataillons de nos volontaires et dans tous les corps d'infanterie : elles en complèteroient l'armement, si négligé par les divers ministres que nous avons vu successivement paroître à la tête du département de la guerre.

Nous ne dirons rien que de vrai ; nous ne nous permettrons aucune sorte d'exagération ; et si, d'après une lecture qui ne pourroit être qu'une lecture faite avec peu d'attention, on pouvoit nous reprocher d'employer des moyens semblables, ou à-peu-près, à ceux indiqués par M. Scott, nous rappèlerions à nos lecteurs que souvent la ligne qui sépare le bien du mal, le vrai de l'erreur, est presqu'imperceptible, et nous en appèlerions à ceux même qui seroient tentés de nous faire le reproche

contre lequel nous cherchons à nous prémunir, pourvu toutefois qu'ils ne veuillent prononcer qu'après une lecture faite avec plus de soin.

On pourra nous demander peut-être comment nous entendons que l'on pouvoit admettre les piques dans tous les corps d'infanterie. Voici quelle est à cet égard notre profession de foi. Comme il n'y a de bons effets à attendre du feu que quand les fusiliers sont sur deux rangs, les deux premiers rangs seroient armés de fusils, et les deux autres le seroient de piques. On pourroit allonger les bayonnettes du second rang de dix-huit pouces, afin d'obtenir la gradation des armes dont nous faisons connoître les avantages dans cet ouvrage.

CHAPITRE II.

Des piques considérées dans les affaires de plaine et dans la défense des abattis et des retranchemens.

Ce n'est pas seulement comme une arme redoutable que la pique doit produire des miracles dans les mains des François ; elle doit encore agir puissamment comme signe rémémoratif.

Qui peut ignorer la puissance de ces signes ? tous les arts, toutes les parties des connoissances humaines nous fournissent des exemples de l'énergie de cette puissance (1).

(1) Rousseau, dans son dictionnaire de musique ; M. Ramond, dans ses excellentes observations sur les Alpes, citent le fameux ranz des vaches, qui n'est fameux que comme signe rémémoratif, et comme celui de ces signes dont la puissance est la plus énergique. Cet air considéré musicalement est moins que rien. Mais lorsqu'il rappèle aux habitans des Alpes les doux

Depuis l'époque à jamais mémorable de la chûte des tours de la bastille ; depuis que le despotisme, ainsi que tous les genres d'aristocratie, ont vu pâlir leurs fronts à l'aspect des piques formidables auxquelles la liberté dut ses premiers triomphes, ces armes paroissent avoir acquis de nouvelles propriétés, et jamais l'on ne put attribuer autant de merveilles aux trompettes fabuleuses de la synagogue, qu'on en espère des piques entre les mains des François.

Nous l'avons déjà dit dans un autre écrit, et l'on ne sauroit trop le répéter : ce qui peut contribuer à rendre la pique une arme terrible, c'est la facilité qu'on a, d'une manière bien plus complète avec cette arme qu'avec le fusil et sa bayonnette, d'allonger sa hampe sans trop l'alourdir, et de régler cette longueur de la hampe de manière que,

---

plaisirs de leur enfance, il les jète dans le délire. Si on joue cet air en pays étranger, il donne à ceux qui l'entendent un si vif desir de retourner dans leur patrie, que les soldats bravent tout pour déserter. Il est défendu sous peine de mort de le jouer dans les troupes Suisses....., tant les despotes craignent ce qui peut rappeller les idées d'égalité de bonheur et de liberté.

chacun des rangs qui sont derrière le premier ayent des armes plus longues de dix-huit à vingt pouces, tous les fers de piques, de trois ou même de quatre rangs, devant tomber en avant du premier dans un même plan vertical, et pouvant frapper à-la-fois le même adversaire. (*Voyez fig. 1.*)

M. de Silva, dans son excellent ouvrage sur la tactique, propose d'allonger les bayonnettes du second rang, et un peu plus les bayonnettes du troisième. Avec les piques cet allongement devenant plus facile, et l'ordre profond se trouvant plus impérieusement commandé, nous proposons d'après nos expériences d'allonger les armes du quatrième rang. Nous donnerons ci-après la disposition des autres rangs, supposant toujours qu'on adopte l'ordre plésionnaire. Cette tactique, on ne sauroit trop le répéter, est celle qui convient le mieux à la nation françoise; elle est encore celle qui convient le mieux à un corps de piquiers, et même à un corps composé de fusiliers et de piquiers, comme il seroit à-propos, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, de les composer tous, excepté les corps de chasseurs

choisis parmi les tireurs les plus adroits de l'armée.

Quand les rangs d'un corps d'infanterie se pressent et se condensent, ils peuvent n'occuper que dix-huit pouces. Cependant nous aimons mieux donner vingt pouces de plus aux piques du second rang, quarante à celles du troisième, et soixante à celles du quatrième.

Dès-lors, en donnant dix pieds de longueur totale aux piques du premier rang, celles du second auroient onze pieds huit pouces, celles du troisième treize pieds quatre pouces, celles du quatrième quinze pieds. Il y auroit de l'avantage à allonger d'un pied les piques de tous les rangs, et à donner onze pieds à celles du premier rang et seize à celles du quatrième, et par conséquent aussi un pied de plus aux piques des deux et troisième rangs. D'habiles généraux dans l'antiquité passèrent pour avoir bien mérité de leur patrie, parce qu'ils prescrivirent d'allonger les piques : celles de ces Macédoniens qui subjuguèrent tant de pays après avoir battu des armées innombrables, étoient bien plus longues que celles que nous recommandons.

On conçoit que par le moyen de cette disposition des piques destinées aux divers rangs d'un corps d'infanterie, on rassemble, pour ainsi dire, sur un même point la quantité d'action éparse dans chacun de ces rangs. Un fantassin de la ligne ennemie est à-la-fois frappé de quatre coups; le cheval d'un cavalier est frappé de huit coups ; et si le quatrième rang seulement a le temps de prendre sur le sol le point d'appui qu'il peut souvent procurer à son arme, nous aurons plus d'espoir que M. Scott et même que son devancier Maizeroi n'en eurent jamais, d'arrêter l'élan de la cavalerie. Mais pour y parvenir plus sûrement, comme on le verra dans cet ouvrage, nous aurons d'autres moyens à proposer. En attendant, on ne peut disconvenir que l'effort simultané de huit piques, et même souvent de douze (*si les fers des piques sont fabriqués comme l'un des modèles dont on voit le dessin*, *fig.* 6) ne soit plus propre à détruire l'élan d'un cheval que celui d'une ou deux de ces armes.

Jusqu'à présent nous avons considéré dans ce chapitre un corps de piquiers en plaine, agissant de toute sa masse, soit contre

contre une ligne de cavalerie, soit contre une ligne d'infanterie, augmentant le terrible effort de ses piques par une tactique à laquelle nous consacrerons un des chapitres de cet ouvrage, et par la rapide vélocité de son impulsion. Mais la scène change, si l'on considère ce même corps de piquiers dans des affaires de poste, dans la défense des retranchemens, des abattis, etc. auxquels ces corps peuvent être si propres.

Ordinairement les retranchemens sont développés sur un trop grand front, pour qu'on puisse employer quatre et même deux rangs à une pareille défense. Si l'on pouvoit disposer d'un second rang, il seroit indispensable qu'il fût de fusiliers ; de plus, il seroit bon de distance en distance d'avoir de fortes réserves pour, 1°. rallier les piquiers, dans le cas où l'ennemi auroit pu pénétrer ; pour, 2°. tomber avec vivacité sur les corps ennemis qui auroient pu percer.

Une observation dont doivent bien se pénétrer nos concitoyens, qu'ils soient armés de piques ou de fusils, c'est que dans le cas où l'on voudroit arrêter les progrès d'une colonne ennemie qui déboucheroit

par une trouée quelconque, ou par la brêche d'un retranchement, ce n'est pas sur le front de cette colonne qu'il faut se précipiter avec une sorte de fureur, c'est sur ses flancs. Une colonne d'attaque a ordinairement beaucoup de profondeur ; on ne feroit rien en la choquant par la tête ; on obtiendra les plus grands succès en tombant vigoureusement sur ses flancs. Mais revenons aux piques.

S'il en étoit encore temps ; si l'on vouloit apporter une sérieuse attention à la fabrication de cette arme, je desirerois que tout ou partie de la hampe fût en tuyaux de fer creux, comme seroient des canons de fusils, cylindriques, légers de fer et d'un médiocre calibre ; dans ces tuyaux ou canons s'introduiroient ceux au bout desquels seroient les fers des piques. Par le moyen de deux ou trois vis, on fixeroit à la grandeur qu'on voudroit l'ensemble de chacune des piques ; et quand une ou plusieurs troupes de piquiers seroient destinées à border un retranchement, on donneroit à toutes les piques la plus grande longueur, celle de seize pieds ; cette longueur rend cette arme excellente pour la défense des re-

tranchemens, et sur-tout pour celle des abattis.

En adoptant la mesure que nous proposons, chaque piquier règleroit la longueur de son arme suivant le rang dans lequel il seroit destiné à combattre, et suivant les différens genres de service qu'il auroit à remplir, chacune de ces armes pouvant acquérir depuis onze jusqu'à seize pieds de long. Nos artistes feroient une chose très-utile que de consacrer une partie de leur temps et de leurs combinaisons à perfectionner de tout leur pouvoir l'ébauche que nous venons de présenter à nos concitoyens.

CHAPITRE III.

Moyens de perfectionner la pique. Différentes manières de la construire.

La pique, comme toutes les armes, comme toutes les productions des sciences et des arts, peut s'élever de la construction la plus plus simple aux constructions les plus recherchées.

Un fer pointu, avec une douille qui donne la facilité de le placer au bout d'une hampe ou long bâton, représente les premières piques, ces piques qu'on a exécutées dans cette même simplicité primitive, lors du développement des efforts d'un peuple qui vouloit briser les fers honteux du depotisme. *Voyez la fig.* 2. Mais ces piques étoient généralement beaucoup trop courtes : il est fort à desirer qu'on en monte les fers sur des hampes plus longues.

Si l'on veut rendre la pique plus redoutable contre la cavalerie, il faut élargir,

autant qu'on le pourra, la lame de son fer, la rendre brillante, et la renforcer d'arètes ou de nervures qui donnent à cette lame toute la solidité dont elle peut être susceptible sans qu'elle soit très-pesante.

La grandeur des blessures épouvante les animaux comme les hommes (1), et le bril-

---

(1) Comme il s'agit bien moins, à la guerre, de tuer des hommes que de déplacer des corps de troupes, et qu'on peut parvenir à opérer ce déplacement en introduisant, par les yeux, la terreur dans l'ame des combattans, les armes qui font de grandes et hideuses blessures sont à préférer, d'autant mieux qu'elles n'occasionnent pas un plus grand carnage ; à l'appui de notre observation, voici un passage qu'ils est bon de faire connoître. « Dans les commencemens de la campagne » de Sulpitius en Macédoine, Philippe et le consul » firent chacun un détachement pour aller à la découverte : ces deux troupes se rencontrèrent..... le combat fut rude, et la victoire demeura douteuse ; « il resta sur la place quarante Macédoniens et trente- » cinq Romains..... Le roi fit amener les corps de ceux » qui avoient été tués dans son camp, afin que toute » l'armée fût témoin des honneurs qu'il leur rendroit..... » Ce spectacle, qu'on croyoit devoir animer les soldats, » ne servit qu'à ralentir leur courage..... ils n'avoient eu » affaire jusques-là qu'avec les Grecs et les Illiriens, » qui n'employoient guères que des flèches, des javelots

lant d'une arme parfaitement fourbie sert à augmenter chez les animaux cette terreur si propre à ralentir leur élan, leur impétuosité, et le grand et puissant effet qu'on se promet du choc des chevaux, dont la masse, cinq ou six fois plus considérable que celle de l'homme, se multiplie dans le choc par une célérité dix fois plus considérable que celle de l'infanterie.

Qu'on adopte ou non la manière que nous avons proposée dans le chapitre second, de former en grande partie la hampe des piques de tuyaux ou canons de fer cylindriques, qui s'enchâssent les uns dans les autres, nous desirerions voir, au lieu du talon ordinaire des piques, une crosse *à peu près* semblable à la crosse d'un fusil, telle que Maizeroi l'adopte pour sa pique à feu, ou même telle qu'on l'a proposée pour le fusil-pique. Cette crosse donne plus de facilité pour brandir l'arme, pour lui faire porter

et des lances, dont le fer étant étroit faisoit de moins grandes blessures; mais quand ils virent les corps de leurs compagnons couverts *de larges plaies faites par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entières enlevées, des têtes séparées du tronc*, cette vue les saisit de frayeur.

des coups plus terribles. Si l'extrémité de l'arme faite en crosse de fusil s'ouvre, ainsi que cela se fait dans la pique de Maizeroi et dans le fusil-pique ; si mieux on peut faire sortir de la crosse une tige de fer solide par une mécanique à-peu-près semblable à celle de ces cannes à dard que tout le monde connoît, et d'une solidité relative à l'usage qu'on peut faire de l'ensemble de cette arme, alors on aura plus de facilité pour prendre sur le sol un point d'appui, sans diminuer la longueur de l'arme, dans le cas où il pourroit s'agir de recevoir le choc prévu d'une troupe de cavalerie qu'on se pourroit croire en état d'attendre de pied ferme.

Si l'on adoptoit la pique à feu, au lieu de faire enchâsser la partie de la hampe qui porteroit le fer, en la faisant introduire dans la partie fixe de la hampe, il faudroit au contraire que la partie mobile enveloppât la partie fixe; mais peut-être trouveroit-on cette arme, comme je la conçois, un peu trop compliquée. N'importe, comme les idées que je vais esquisser pourront donner l'éveil à nos artistes et les mettre sur la voie

de mieux rencontrer, je vais donner à ces idées quelques développemens.

Dans certaines circonstances, les piques à feu pourroient fournir un feu très-redoutable, rien n'égaleroit même la violence d'un pareil feu; mais une fois commencé il ne seroit plus possible de l'arrêter tant que les armes seroient chargées.

Ce que je vais dire n'est pas de mon invention, mais je l'ai éprouvé plusieurs fois, d'après l'exposé que j'en ai vu dans un ouvrage de M. Perinet d'Orval, et je l'ai toujours éprouvé avec succès.

Il est question d'un feu exécuté de près, par des canons d'un calibre médiocre et avec de petites charges ; dès-lors les canons pourroient résister sans avoir une bien grande épaisseur, et par conséquent sans être trop pesans, malgré leur grande longueur. On dira que cela ne pourra pas toujours servir : ne suffit-il pas que cela le puisse dans plusieurs circonstances importantes, pour qu'il soit utile d'en instruire nos concitoyens ?

On bouche la lumière ordinaire fort exactement ; on met une charge de poudre au-dessus de laquelle on place un rond de

calibre et même d'un diamètre un peu plus large (1) ; lequel rond est lui-même percé d'un petit trou sans bavures ; sur ce rond on verse une pincée de pulvérin ou poudre écrasée ; sur ce pulvérin on place une balle d'un diamètre un peu moins grand que celui du canon ; on verse sur cette balle du pulvérin qui l'enveloppe et la surmonte, et qu'on refoule légèrement ; sur ce pulvérin on place une seconde charge de poudre, sur laquelle on place un rond de feutre, ou de cuir, ou de fort parchemin, etc. On réitère cette opération jusqu'à neuf ou dix pouces près de l'embouchure : sur la dernière charge on met un petit écheveau d'étoupilles, qui est retenue par une balle d'un calibre un peu plus fort, quoique toujours susceptible d'entrer dans le canon, et par un bouchon de composition assez semblable à la roche à feu. On peut ajuster le long du bois de la monture un porte-feu qui communique d'une part avec le bassinet (*dont*

---

(1) Chacun de ces ronds est coupé avec un emporte-pièce; on les perce au milieu avec un autre très-petit emporte pièce. Tout cela ne demande pas un temps bien considérable.

on doit se rappeler que la lumière est exactement bouchée), et de l'autre à l'écheveau d'étoupilles et au bouchon de composition qui termine la série des charges contenues dans le canon; par ce moyen, on sera le maître de porter le feu à volonté (1).

J'ai fait tenir jusqu'à quarante charges dans un canon très-long, tel que pourroit être celui qui formeroit la partie fixe de la hampe d'une pique à feu. Il y a entre chaque coup assez de distance pour avoir le temps de changer de visée; mais, comme je l'ai déjà fait observer, le feu une fois commencé, il n'est plus possible de l'interrompre, tous les coups renfermés dans le canon partant successivement jusqu'au dernier.

Mais on me dira que la pique à feu, destinée sur-tout à fournir de pareilles déchar-

(1) Dans une pique à feu fabriquée avec toute la perfection dont cette arme est susceptible, il seroit facile de faire exécuter des moyens plus parfaits, de porter le feu à volonté (*et en parant à tous les inconvéniens*), à la série des charges renfermées dans la partie fixe du canon de cette pique à feu.

ges, seroit une arme compliquée, et qu'autant vaudroit avoir un fusil.

Sur la première observation, je dirai que parlant des piques j'ai dû recueillir ce qu'on avoit écrit, ainsi que tout ce qu'on pouvoit proposer ou inventer de meilleur, sur les moyens de perfectionner cette arme. Sur la seconde observation, je dirai, j'affirmerai même qu'une pique à feu bien conditionnée vaudroit beaucoup mieux qu'un fusil, sur-tout pour armer toute troupe organisée, afin de combattre dans l'ordre profond, et qui sera déterminée à tomber vigoureusement sur tout ennemi qu'elle pourra joindre.

Qu'on adopte ou non la pique à feu, une des perfections essentielles à donner à celle de ces armes à laquelle on donnera la préférence, est sans doute celle qui procurera la facilité de l'allonger suivant les circonstances, ou de l'accourcir entre les deux limites que nous avons désignées, onze pieds pour le *minimum* et seize pieds pour le *maximum*. Ces longueurs peuvent être encore augmentées d'environ deux pieds ou deux pieds quelques pouces, si, à l'exemple de Maizeroi, on se ménage la facilité

d'ouvrir la crosse et les parties adjacentes, à l'effet de se procurer en cas de besoin un point d'appui pris sur le sol. On conçoit que cet allongement de l'arme, procuré par l'ouverture de la crosse, peut avoir lieu, que la pique soit simplement une pique, ou qu'elle soit pique à feu. (*Voyez fig. 3*).

Pour ceux qui trouveroient ces constructions de piques un peu trop compliquées, nous allons donner la construction de l'arme proposée par M. Scott. Nous avons relevé les erreurs de cet officier, ainsi que son plagiat; nous mettrons bien plus de zèle à convenir de ce qu'il y a de bon dans ce qu'il a proposé, et nous aurons beaucoup plus de satisfaction à manifester le bien qu'à divulguer le mal.

La hampe de la pique proposée par M. Scott doit être de bois de frêne d'environ un pouce et demi de diamètre, renforcé dans toute sa longueur de lames de fer, et surliée en mailles de fil du même métal : à la partie supérieure sera une lame d'environ un pied sous-baissée de deux croissans, aiguisés jusqu'à moitié, le reste à repos : à la partie inférieure sera adapté un

piquet d'environ trois pouces (1), le tout pourra peser dix livres ; nous copions ici mot à mot ce qu'a dit M. Scott dans la chronique.

Nous le répétons, il vaut mieux donner onze pieds de longueur aux piques du premier rang que dix, et il faut augmenter de vingt pouces celles du rang subséquent, de quarante celles du troisième rang, et de soixante celles du quatrième rang. On conçoit que la hampe étant pleine et construite comme M. Scott le propose, on ne peut admettre la construction dont nous avons donné l'idée, de former la hampe de tuyaux qui s'enchâssent, l'un desquels seroit fixe, l'autre mobile, et se fixant par

---

(1) Ce piquet pourroit blesser les combattans dans les rangs de derrière, lors des maniemens d'armes ; voilà pourquoi j'insiste sur l'adoption d'une crosse à-peu-près semblable à celle d'un fusil : le poids de cette crosse donnera plus d'énergie au brandissement de l'arme, et plus de violence à ses coups. D'ailleurs, cette forme fera que l'arme sera toujours beaucoup mieux dans la main du fantassin. En ouvrant cette crosse pour procurer un point d'appui sur le sol à la pique, on allonge l'arme et l'on se procure une pointe très-solide.

des vis sur celui qui seroit fixe à la longueur qu'on pourroit desirer, pour tel service que ce soit, ainsi qu'on l'a pu voir dans les chapitres précédens.

On dira peut-être que des piques si longues seront peu maniables; qu'elles seront pesantes : nous avons déjà observé que celles des Macédoniens étoient infiniment plus longues, ainsi que celles de beaucoup d'autres peuples ; et tous ces peuples ne se trouvoient pas embarrassés de les manier et de s'en servir.

La gradation des armes que nous recommandons feroit qu'il y auroit toujours dans un corps de piquiers des armes longues et courtes, ce qui est un surcroît d'avantages.

Quand le piquier seroit seul, ou foiblement accompagné, dira-t-on, son arme sera toujours trop longue : j'en conviens, aussi recommanderai-je que le piquier ait des pistolets.

De quelque manière qu'on forme la hampe des piques, pleine ou creuse, susceptible ou non de s'allonger à volonté, il faut que le collet qui joint la lame de fer à la douille, ou aux bandes qui peuvent tenir lieu de la douille, ne soit pas trop

étranglé , sans cela il seroit exposé à se rompre. Il faut que la lame ait une grande largeur , et qu'elle soit fourbie de manière à jeter un grand éclat pour intimider les chevaux : on pourroit au reste attacher sous le fer des piques des banderolles tricolores : le comte de Saxe avoit adopté les banderolles pour les lances de ses Hulans, et je présume qu'elles feroient mieux encore aux piques de l'infanterie , qui auroit à braver les efforts de quelques corps de cavalerie.

Tandis que nous en sommes sur les piques , il n'est pas hors de propos de prévenir que cette arme , fabriquée dans une juste proportion , peut merveilleusement servir à armer un corps de cavalerie.

Pour cet effet, il faut qu'elle n'ait pas plus de huit ou neuf pieds de longueur. Il faut qu'à la partie opposée au fer, elle soit pourvue d'un talon un peu pesant , et assez gros pour qu'on puisse retenir l'arme par ce talon , quand on s'en sert comme on va le dire. Il faut que les cavaliers soient étrivés court , et qu'en abordant, soit une ligne d'infanterie , soit une ligne de cavalerie, ils puissent se dresser sur leurs étriers

et s'allonger sur leurs chevaux, en lançant leur demi-pique avec toute la violence dont ils sont capables.

Folard, qui dans son commentaire sur Polibe donne le dessin d'un cavalier des royaumes de Fez et de Maroc, armé de cette arme redoutable, cite la mésaventure arrivée au marquis de Léede dans une bataille livrée, sous Ceuta, aux Espagnols par les Maures. La première charge de la cavalerie affricaine, armée de cette arme, jeta bas le premier rang de la cavalerie espagnole ; le reste s'enfuit et auroit été complètement détruit, sans le feu de l'infanterie et de l'artillerie de l'armée d'Espagne ; feu qui força la cavalerie Maure à rétrograder.

Si, comme cela seroit bien à desirer, l'on formoit des escadrons de volontaires nationaux, il ne seroit pas inutile d'armer au moins le premier rang de ces escadrons, de piques, comme sont celles des cavaliers de Fez et de Maroc ; elles vaudroient beaucoup mieux que les lances que quelques militaires éclairés ont regrété de ne plus voir à la cavalerie, et qu'ils regardoient comme devant être aussi avantageu-

ses

ses pour cette arme, que les piques le sont pour l'infanterie.

Si notre cavalerie françoise, tant celle de ligne que celle des volontaires armés de piques ou demi-piques, étoit appuyée de brigade d'artillerie à cheval (1) bien organisée, nous n'aurions rien à craindre des légions de hussards de Calmoucks, de Bosuiacks, et autres troupes irrégulières que traînent à leur suite les armées Russes et Autrichiennes : l'infériorité de nombre devroit peu nous inquiéter, quand même nous n'aurions pas le moyen de réduire la plupart des actions en affaires de poste ; ce qui rendroit à-peu-près inutile dans les actions générales cette nombreuse cavalerie dont on cherche vainement à nous intimider.

---

(1) Pour donner à nos moyens de défense et d'attaque toute l'efficacité et toute l'énergie qu'ils peuvent avoir, il ne faut rien d'exclusif ; il ne faut pas croire, avec M. Scott, que de petits pelotons de piquiers intercallés entre des corps de cavalerie les rendront invincibles. C'est une vieille idée réchauffée, quoiquelle ait été combattue mille et mille fois de la manière la plus victorieuse ; sans doute, les piques peuvent faire des miracles entre les mains des François, mais ne negligeons pas pour les piques bien d'autres moyens puissans, comme est par exemple l'artillerie à cheval, etc. etc.

CHAPITRE IV.

Usages de la pique; armement du piquier; principes simples du maniement de son arme.

DANS ce moment sur-tout il ne faut pas embarrasser le piquier d'un maniement d'armes compliqué, il ne lui faut que le plus absolu nécessaire.

En portant la pique sur l'épaule, il faut avoir attention que la crosse ou le talon soit aussi bas qu'il pourra l'être, sans nuire à la marche.

Malheureusement, l'arme étant très-longue, malgré cette précaution, un corps de piquiers, par l'élévation de ses armes et par le volume de la masse que présentera leur ensemble, donnera une visée plus facile aux canonniers ennemis ; ils pourront quelquefois avoir la satisfaction de briser quelques piques.

On pourroit remédier en partie à cet inconvénient, en ayant sur quelques caissons

des piques de rechange, mais le meilleur moyen doit être fourni par l'artillerie françoise. Aucune en Europe ne peut lui être comparée ; aucun des corps étrangers ne peut être mis en parallèle, pour l'adresse, le courage, l'habileté, avec ceux qui composent l'artillerie françoise. Nous devons être persuadés que les batteries ennemies seront assez vigoureusement chauffées, pour croire que les canonniers qui les serviront ne seront pas tentés de s'amuser à tirer sur nos corps de piquiers. Ces corps, protégés par les batteries de l'artillerie françoise, pouvant s'élancer vers les points de la ligne ennemie sur lesquels ils auront à porter leurs efforts, précédés de chasseurs choisis parmi les meilleurs tireurs, seront comme des foudres enveloppés de nuages de poussière, de feu et de fumée ; ils frapperont sans être apperçus.

D'ailleurs, si, par l'élévation de leurs armes, nos corps de piquiers sont plus *tangibles* dans une partie de leur plan vertical, ces mêmes corps n'ayant pas un grand développement et courant toujours à l'ennemi sur de petits fronts, il est certain qu'ils ne recevront aucuns dommages de tous les

coups qui porteroient dans un bataillon déployé.

Le fantassin, ayant la pique sur l'épaule, peut à l'aide de deux seuls commandemens exécuter les maniemens d'armes qui lui sont nécessaires.

1°. Présentez armes.

2°. Piques basses pour la charge.

A ce commandement les piquiers baisseront rapidemment les fers de leurs piques, et appuieront sur la hanche droite la crosse ou le talon de ces armes, comme quand on exécute une charge la bayonnette au bout du fusil.

La charge étant terminée, deux commandemens feront remettre l'arme au bras.

1°. Relevez armes.

2°. Armes au bras.

On va voir, dans le chapitre suivant, combien peut être simple la tactique d'un corps de piquiers ; mais avant, nous allons rassembler dans ce chapitre ce qu'il est à-propos de dire sur leur armement.

Comme tous les bons tacticiens, nous desirons le mélange des armes, et nous faisons des vœux pour que nos corps de piquiers ne soient pas sans armes à feu. On a pu remarquer que nous avons déjà proposé de jeter en avant des corps de chasseurs, choisis parmi les meilleurs tireurs. Il n'est pas même inutile d'observer que beaucoup de nos volontaires nationaux n'ayant pas suffisamment de bons fusils, on pourroit admettre une moitié de piques dans chacun des bataillons de ces volontaires. Les piquiers se mettant en troisième et quatrième rang, assureroient par la longueur de leurs armes, qui dépasseroient les bayonnettes, les deux premiers rangs de fusiliers.

Ces chasseurs peuvent être armés de fusils ordinaires, carabines rayées en spirales, ou mieux encore de petites amusètes; comme sont celles proposées par l'auteur des nouveaux élémens de fortification, dans le dictionnaire qui fait partie de son ouvrage.

Qnant aux piquiers, ils devroient bien aussi, quand cela se pourra, avoir une pareille arme à crosse brisée; ils pourroient la porter indépendamment de leurs piques,

sans en être gênés dans leurs évolutions, pour en faire usage toutes les fois qu'il faudroit engager ou soutenir une action qui ne pourroit se passer qu'à coups de feu; il est mille actions à la guerre, comme sont, par exemple, la plupart des opérations d'un siège, où la pique doit le céder à l'arme à feu, et dans lesquelles même la pique à feu ne pourroit remplacer, soit le fusil, soit la carabine rayée, soit l'amusète portative.

Que les piquiers aient ou n'aient pas d'armes à feu pour suppléer au fusil, je voudrois qu'ils eussent, au lieu de sabres, une bonne paire de pistolets à bayonnettes ou à poignard. Cette idée d'armer de pistolets les piquiers étoit déjà venue a M. de Ménil Durant; mais les pistolets que je propose ajouteroient beaucoup à l'excellence de cette mesure. Un de ces pistolets pourroit être à deux coups; il faudroit que ces pistolets, quoique courts, fussent de gros calibres; il faudroit qu'ils fussent mieux dans la main, et mieux montés qu'ils ne le sont communément. Il est incontestable que nos petites armes sont prodigieusement négligées; ce seroit le temps, ou jamais, de

surveiller et de perfectionner leur fabrication ; cette fabrication est bien autrement importante que celle des lames de sabres.

Comme la vérité est toujours bonne à connoître, il faut dire ici que nous sommes toujours trop prompts à courir après l'accessoire et à négliger le principal. Les êtres les plus insignifians ne nous font que trop souvent sortir des routes que nous devrions le plus constamment tenir.

Dans le moment même où, pour suppléer à la disette de fusils dans laquelle nous nous trouvons, et par la perfidie des ministres, et aussi parce que les représentans du peuple n'ont pas voulu le bien en ce genre d'une manière assez vigoureusement prononcée (1), on occupe oiseuse-

(1) L'assemblée nationale a destiné des sommes pour procurer des travaux aux citoyens sans ouvrage ; elle n'a rien fait en cela que de très-constitutionnel et que de très-bien vu. Elle pourroit, sans doute, elle devroit même augmenter la quotité de ces sommes. Qu'elle emploie cette augmentation à faire fabriquer non-seulement d'excellentes piques, mais même toutes les sortes d'armes dont nous pouvons avoir besoin, par tous les chefs d'atteliers et de manufactures ; qu'on attire même par des gratifications et par des primes les artistes et

ment le public d'une discussion sur les lames des sabres de notre infanterie, qui dans dix mille actions de guerre ne se sert et ne se servira pas une seule fois de ses sabres.

M. d'Arblay devroit-il ignorer, si vraiment il est militaire, que beaucoup d'affaires des dernières guerres se sont décidées par le canon ou à la grande portée du fusil, et que beaucoup se décideront encore de cette manière, à moins que nos corps de piquiers ne trouvent moyen d'aborder la ligne ennemie sous la protection des chasseurs et sur-tout de notre artillerie ? Dès-lors, à quoi servent les sabres? dès-lors, pourquoi faire tant de fracas relativement à une fourniture de lames de sabres, qu'il sera toujours odieux d'avoir fait faire par l'étranger, quand bien même les produits de nos manufactures seroient inférieurs, à

---

tous les ouvriers étrangers, et qu'ensuite elle donne ces armes, qu'on devroit s'attacher à rendre excellentes, à tous les volontaires nationaux, à tous les défenseurs de la chose publique. Ces armes seroient à jamais un témoignage honorable de leurs bons services dans ce temps de crise, qui commande la surveillance la plus soutenue.

plus forte raison si l'on prouve que nos manufactures font mieux et à meilleur marché ? Tranchons la question ; M. d'Arblay, avec un corps d'infanterie qui n'auroit pour toutes armes que les meilleurs sabres de ses clients, voudroit-il se charger d'attaquer un corps de piquiers armé de piques bien fabriqués, de pistolets à poignard, protégé par des chasseurs excellens tireurs, et par de bonnes et fortes batteries ? Je pense que non. Dès-lors, pourquoi veut-il faire tant de bruit pour des lames de sabres, lorsque nous avons bien plus besoin de piques, de fusils, de bayonnettes, de canons, de bonnes cartouches, d'obusiers, de grosses et de petites amusètes, et de tant d'autres choses plus importantes et plus nécessaires que les lames de sabre pour lesquelles il fait tant de tapage ?

M. Scott veut que la main qui empoigne la hampe de la pique en avant soit armée d'un gantelet. La précaution peut n'être pas mauvaise. J'ai fait quelques essais avec un léger bouclier qui aideroit à supporter la pique. Je ne suis pas le seul qui aie conçu l'utilité de ce bouclier pour le

premier rang des piquiers ; mais le temps ne me permet pas en ce moment d'en calculer avec la forme la plus convenable les avantages et les désavantages, de manière à faire disparoître entièrement ces derniers, tout en conservant les avantages que j'ai cru appercevoir. Peut-être le soldat du premier rang, armé de bouclier, pourroit-il porter un ou deux dards légers fabriqués dans le genre du pilum des anciens fantassins romains. Ces pilums ou dards pourroient un peu suppléer à l'arme à feu, ou remplacer en quelque manière une pique qui seroit brisée. On trouveroit facilement le moyen de placer ces pilums dans le revers du bouclier, et sans engager la main gauche du piquier, qui lui est nécessaire pour aborder l'ennemi piques baissées.

Quelques plaisans pourroient observer que ces boucliers seroient renouvelés des grecs. Je leur observerai à mon tour, que tout ce que nous avons de grand dans nos arts est aussi renouvelé des grecs ; je leur observerai que ces manœuvres savantes qui ont décidé en faveur des Prussiens les mémorables victoires de Zondooff, de Lissa, etc. étoient aussi renouvelées des grecs.

CHAPITRE V.

De l'espèce de tactique qui convient à des corps de piquiers ; différentes manières d'augmenter l'efficacité et l'énergie de leurs moyens de résistance.

D'après l'instruction arrêtée par le comité militaire de l'assemblée constituante pour les gardes nationales, les compagnies (*on ne sait trop pourquoi elles sont si foibles*) sont composées de cinquante et un hommes; savoir, un capitaine, un lieutenant; plus, trois sergens, cinq caporaux, dont un fourrier, quarante fusiliers, un sapeur et un tambour.

On ne peut rien faire, on ne sauroit trop le répéter, avec des compagnies si peu nombreuses; mais rien n'empêche de les doubler, de les tripler même : alors le plus ancien capitaine commanderoit en premier, et le moins ancien commanderoit en second, et le plus jeune de commission, en troisième.

Nos corps de piquiers doivent, pour l'u-

niformité, s'astreindre autant qu'il leur sera possible à cette formation, sauf à y faire quelques changemens. Je préférerois de former des brigades de trois compagnies, au lieu de les former de deux.

Comme nous voudrions quatre brigades (1) par bataillon, cela feroit douze compagnies, (*on les pourroit réduire à quatre, en portant les compagnies à* 150 *hommes*) non compris deux compagnies de grenadiers et de chasseurs.

Que l'on divise le bataillon en quatre brigades, ou en quatre compagnies de piquiers, de chacune 150 hommes, cela reviendra toujours au même pour les manœuvres.

Si l'on admet les compagnies de 150 hommes, il y aura trois divisions dans la compagnie ; si au contraire on admet les brigades de trois compagnies, chaque compagnie formera une des divisions de la brigade.

---

(1) L'artillerie françoise a fourni des exemples de ces brigades de deux compagnies. Le brigadier qui les commandoit étoit un grade intermédiaire entre le major et le capitaine ; ici, nous préférons de les faire de trois ; on va voir le pourquoi.

Avant d'aller plus loin, nous allons transcrire ici quelques passages de l'instruction pour les gardes nationales de France. Nous prions nos lecteurs de faire la plus grande attention à ces citations et aux observations qu'elles nous feront naître.

« Promptitude et simplicité dans les ma-
» nœuvres, tel est le problême que nous avons à résoudre ».

C'est celui qui doit importer le plus à nos corps de piquiers.

« Sans entrer ici dans la question qui s'est
» élevée entre les partisans de l'ordre mince
» et de l'ordre profond, nous adopterons
» les moyens les plus faciles d'occuper
» toutes les positions où les gardes natio-
» nales peuvent se trouver devant l'ennemi.
» Nous n'hésitons pas à établir que la mar-
» che en colonne est celle que les gardes
» nationales doivent préférer ».

Ceci n'est pas absolument clair ; on voit seulement que, forcé par l'ascendant quelquefois irrésistible de la vérité, *le faiseur* du défunt comité militaire convient que l'ordre plésionnaire est le meilleur que les gardes nationales puissent adopter, soit pour la marche, soit pour le combat. Ce que l'on

prescrit à des gardes nationales supposées armées de fusils et de bayonnettes doit être encore recommandé avec plus de soin à des corps de piquiers.

« Elles doivent fondre sur l'ennemi (*les » gardes nationales*) à l'instant où le point » d'attaque est déterminé, et conserver ainsi » l'avantage non contesté aux François dans » les combats corps à corps ». (*Nous aurions dit à l'arme blanche*) ; car le conflit d'une ligne de plésions contre une ligne de bataillons est bien plutôt un combat à l'arme blanche qu'un combat corps à corps, les piquiers s'attachant moins à frapper tel ou tel individu qu'à choquer et à disperser la masse entière.

« Après avoir indiqué l'attaque en co- » lonne (*il vaudroit mieux dire en* PLÉ- » SION, *pour éviter toute équivoque*) comme » la plus favorable pour les bataillons de » gardes nationales (1), nous ne donnons » cependant point d'exclusion à l'ordre dé-

(1) Pourquoi l'insidieux, le cauteleux, l'incivique défunt comité militaire n'étend-il pas aux troupes de ligne les avantages que doivent trouver tous les François, en chargeant l'ennemi dans l'ordre plésionnaire ?

» ployé (1) ; nous avons cherché seulement
» à le simplifier de manière à le rendre
» d'une exécution facile pour des troupes
» toujours moins maneuvrières que les trou-
» pes de ligne (2) ».

Ce que le *faiseur* du défunt comité dit ici de l'ordre déployé ne peut aucunement convenir à un corps de piquiers, qui ne doit agir que par la condensation de sa masse, par la rapidité de sa course et la violence de son choc.

Ces corps sur-tout doivent fondre sur l'ennemi à l'instant où le point d'attaque est déterminé.

---

(1) Si l'on veut essayer de déloger, par un feu supérieur et mieux ajusté, un ennemi qui occupe le bord d'un fleuve qu'on ne peut traverser de vive force sans ce préliminaire, etc. il faut sans doute déployer ; mais cela est absolument inutile et même nuisible toutes les fois qu'on pourra aborder un ou plusieurs points de la ligne ennemie.

(2) Cela ne seroit pas, sur-tout pour les bataillons de volontaires nationaux, si l'instruction étoit autant simplifiée qu'elle auroit dû l'être, si la tactique élémentaire étoit réduite à ses vrais principes, et si sur-tout, dès le moment de leur rassemblement, les bataillons de volontaires avoient été équipés et armés, etc. etc.

Mais comment nos corps de piquiers, ainsi que nos braves concitoyens gardes nationales, doivent-ils former les plésions d'attaques? dans quelles proportions? comment ces plésions doivent-elles être organisées? c'est sur quoi le faiseur du comité militaire défunt a gardé le plus coupable, le plus insidieux silence.

Nous allons essayer de remédier à cette criminelle omission, qui annonce des militaires bien bornés, bien peu pourvus des connoissances nécessaires dans leur état, ou une bien criminelle perfidie; et ce que nous dirons à ce sujet pourra servir aux gardes nationales comme aux corps armés de piques.

Dans l'instruction d'où nous venons d'extraire les passages ci-dessus, l'ordre habituel est sur deux rangs; en les doublant, nous avons quatre rangs. Nous ne cesserons de recommander pour ces quatre rangs la gradation des armes dont nous avons parlé dans le chapitre deuxième : nous ne cesserons de recommander cette gradation qui, réunissant dans un seul plan, sur un seul point, la quantité d'action de quatre rangs, doit procurer la plus grande énergie, lors-

qu'un

qu'un corps de piquiers viendra choquer de toute sa masse un point quelconque de la ligne ennemie.

La première section d'une compagnie, ou la première compagnie d'une brigade, (*ce sera celle du centre*) composée de huit demi-rangs de chacun quatre hommes de front, ou de quatre rangs de huit hommes, formera la tête de la plésion ; la section de la droite, s'appuyant par son flanc gauche sur le quatrième demi-rang de la droite de la première section ou compagnie, formera le flanc droit de la plésion ; (*nous pourrions dire manche au lieu de flanc, à l'exemple de Folard, de Ménil-Durand, et d'autres bons tacticiens*) la section de la gauche, venant appuyer son flanc droit au quatrième demi-rang de la première section, formeroit le flanc gauche (*ou la manche gauche*) de cette plésion.

La manœuvre, qui mettroit une brigade de trois compagnies en plésion, seroit répétée par toutes les brigades d'un bataillon, d'un régiment ou d'une division. (*Voyez fig. 4.*)

Nous ne supposons que trente-deux hommes effectifs par compagnie, laissant

les autres pour la garde du bagage, des malades, des éclopés, et gardant en réserve, à la queue de chaque plésion, un certain nombre de surnuméraires pour remplacer les blessés pendant une action.

Il y a de pareils surnuméraires dans les compagnies de l'infanterie prussienne, et dans les escadrons des troupes à cheval de cette même puissance ; c'est une excellente méthode que je cherche à faire adopter à nos corps de piquiers. Au reste, ce seroit beaucoup, dans une guerre un peu vive, d'avoir quatre-vingt-seize hommes effectifs sous les armes, non compris seize surnuméraires, sur une brigade ou une compagnie de cent cinquante-trois hommes.

Je reviens à notre plésion de piquiers. Je la suppose seule, abandonnée pour un moment à ses propres forces; on voit qu'ayant percé une ligne ennemie, la tête conservant son terrain, une manche ou division de flanc par un simple à droite, l'autre par un simple à gauche, peuvent chacune tomber sur les flancs de la ligne ennemie qu'on vient de percer ; et chacune de ces manches ou divisions de flanc, en faisant front, jouit des mêmes avantages que la gradation rai-

sonnée des armes a pu procurer à la tête de la plésion.

Mais une plésion n'aborderoit jamais seule une ligne ennemie : dès-lors, aussi-tôt que cette ligne seroit percée, ce ne seroit pas une manche de plésion qui s'élanceroit sur les flancs découverts par la trouée, mais une série plus ou moins grande de plésions, suivant la force du corps, toutes soutenues par leurs chasseurs, leurs grenadiers, leur artillerie, et souvent par des corps de cavalerie légère..... car nos piquiers seront trop sensés, trop bons militaires, pour ne pas se faire soutenir, avec jugement et avec connoissance de cause, par les différentes armes qui composent ordinairement un corps d'armée, lesquelles doivent se prêter un mutuel secours suivant les temps et les circonstances.

Il faudroit faire un cours très-étendu et très-développé pour montrer les principes féconds de la tactique plésionnaire ; cet ouvrage est trop concis, trop court pour admettre d'autres détails que ceux que nous venons de donner sur les proportions générales de nos plésions, composées toujours de douze rangs de huit hommes.

Des corps d'un aussi petit front donneront peu de prise à l'artilerie ennemie, qui d'ailleurs doit être assez occupée par l'artillerie françoise, dont la supériorité est reconnue généralement : ils en donneront encore moins à la cavalerie, pour peu que les piquiers fassent un bon usage de leurs armes, et que les chasseurs secondent les piquiers. Les chevaux, pour éviter de s'enférer, dévieront à droite et à gauche, et s'écouleront dans les intervalles, qui seront toujours de quatre fois et demi la largeur du front d'une plésion ; front qui n'aura que douze pieds d'étendue. C'est cette déviation des chevaux qui, plus que toute autre cause, doit réduire presqu'à rien le choc de la cavalerie ennemie.

On pourroit ajouter une disposition tactique qui faciliteroit encore cette désunion de la cavalerie, et enlèveroit à cette arme redoutable sa principale force, qui consiste dans la parfaite union des êtres qui la composent, et dans l'ensemble de leurs efforts.

Ce seroit de placer en avant de chaque plésion un peloton de seize ou vingt hommes, rangés sur quatre de front et sur quatre ou

cinq de profondeur ; les trois derniers rangs seroient armés de piques, les deux premiers de fusils. Voilà, dira-t-on, les pelotons de M. Scott : non, Messieurs ; ces pelotons que je propose sont soutenus de très-près par des corps d'infanterie plus formidables : je ne conseille pas de les former en rond, mes trois rangs de piques agissent avec plus d'ensemble que celles de M. Scott : de plus, je propose de remparer ces petits pelotons, soit par un avant-train de canon ou d'obusier, si toutefois ces bouches à feu étoient elles-mêmes mieux placées ailleurs, soit par une de ces machines que leur inventeur appèle lionnoises. Machines auxquelles on n'a pas fait assez d'attention ; machines qu'on pouvoit perfectionner, comme l'a dit l'auteur des nouveaux élémens de fortifications, qui paroît avoir passé en revue les moyens divers que l'art de la défensive, pris dans son ensemble, nous offre, pour nous mettre parfaitement en état de résister à la guerre la plus générale et la plus opiniâtre, comme aux ennemis les plus entreprenans et les plus braves.

Le reste des chasseurs s'éparpilleroit dans les intervalles : il n'est pas besoin de dire

qu'ils devroient prévoir leur retraite de bonne heure, pour n'être pas foulés aux pieds des chevaux.

Après avoir parlé de la manière de combattre en plaine, soit contre la cavalerie, soit contre l'infanterie, qu'il nous soit permis de considérer quel genre de retranchement nos piquiers pourroient le mieux défendre ; l'espèce de retranchement que nous allons décrire est peu connue dans son ensemble, et c'est cependant l'une des meilleures fortifications de campagne qu'on puisse employer.

En avant d'un parapet et de son fossé, construit dans les bonnes proportions ordinaires (*le parapet élevé sur deux ou trois banquettes, de manière qu'il ait huit pieds ou huit pieds et demi au-dessus du sol*), sur le bord extérieur du fossé, bord auquel on doit ménager une ou deux banquettes, on formera un abattis de huit à neuf pieds de large. Les branches des corps d'arbres doivent être aiguisées ; on doit, pour mieux assujétir les corps de ces arbres, mettre en travers les menues branches, les feuillées, des claies, et sur ces claies et ces feuillées jeter une partie de

la terre du fossé ; non-seulement pour que cette terre, par son poids, maintienne les arbres, mais encore pour que ceux de nos piquiers qui seront dans le fossé soient plus à couvert des coups plongeans. (*Voyez figure* 5.)

Pour garantir l'abattis des ravages de l'artillerie ennemie, on élèvera un glacis de six pieds à quatre ou cinq pieds en avant des branches aiguisées ; l'espace entre l'extrémité de ces branches et le revers du glacis doit être rempli par trois rangées de puits coniques disposés en échiquier. Les terres de ce glacis seront fournies par un avant-fossé, commençant à rien à la superficie du sol, à cinq à six toises en avant du revers du glacis, et s'enfonçant de six pieds sous cette superficie vers sa contre-escarpe : ce qu'on pourroit, dans une construction ordinaire, regarder comme son escarpe continuant la pente du glacis.

Voilà quel pourroit être en gros le dispositif de la défense d'un pareil retranchement.

Les chasseurs, soutenus par de bonnes batteries d'obusiers ou de canons, défendroient de derrière le parapet l'approche du retran-

chement. Il faudroit que sous les feux de ces chasseurs et de ces batteries l'assaillant franchît toute la distance qui le sépareroit du retranchement, et ensuite franchît encore l'avant-fossé. Du fond de l'avant-fossé, qu'on pourroit peupler de plusieurs rangées de puits coniques disposés en échiquier, l'assaillant parvenu sur la crête du glacis auroit à attaquer l'abattis qui seroit intact. On suppose, ce qu'il seroit immanquablement obligé de faire, qu'il tente à-la-fois de combler les puits, de dépe- à coups de hâches quelques parties de l'abattis; mais pendant qu'il travaillera à cette double besogne, il recevra sans doute des coups de fusil des chasseurs placés derrière le parapet, et il sera continuellement en butte aux coups que ne cesseront de lui allonger les piquiers placés sur la banquette ménagée au pied du revers du fossé. Dans une pareille position, les piquiers avec des armes de quinze à seize pieds jouiront de tous leurs avantages; ils n'auront rien à craindre de l'artillerie ennemie, presque rien de la mousqueterie de leurs adversaires, et ils auront le loisir et la facilité de détruire le plus grand nombre de ceux qui oseront

se placer entre le revers du glacis et les pointes des branches de l'abattis.

Il n'étoit pas inutile, à ce qu'il nous semble, de montrer le bon usage qu'on peut faire des piques dans la défense de certains genres de retranchement, et de donner en même-temps l'idée d'une fortification très-difficile à forcer, et qui n'a pas grand besoin d'être flanquée, ce qui le rend très-facile à tracer, sans qu'il soit nécessaire d'avoir des ingénieurs.

Supposons que les piquiers voient l'ennemi prêt à franchir l'abattis, et qu'ils sentent la nécessité de se retirer derrière le grand parapet ; ils feront cette retraite en bon ordre, étant protégés par le feu des chasseurs : cette retraite effectuée, et leur nouvelle position étant prise, combien, étant sur-tout toujours soutenus par le feu des chasseurs, ne peuvent-ils pas exterminer d'ennemis? de tous ceux qui essaieront de franchir le parapet, ou de se former sur son talus supérieur, peu échapperoient au fer redoutable de nos piques ; c'est une vérité incontestable.

On objectera qu'il n'y aura d'un excellent service que les piques des derniers rangs,

si les hampes sont massives et non susceptibles d'être allongées à volonté. Il est certain qu'on ne peut espérer les mêmes avantages d'une arme d'une construction simple et très-peu recherchée, que d'une arme dans laquelle on auroit su réunir tous les avantages qu'elle peut comporter. L'objection tombera toute entière si l'on consentoit d'adopter les piques susceptibles de s'allonger presque à volonté, que nous avons inventées et que nous avons proposées dans cet ouvrage ; c'est ce que nous ne cesserons de conseiller. Il est incontestable qu'on aura toujours un très-grand avantage à se servir d'armes très-perfectionnées ; que ces armes soient des piques, des fusils, des canons ou toutes autres armes ; c'est une vérité à laquelle on ne fait pas assez d'attention ; on en sera convaincu si l'on considère l'état d'imperfection dans lequel se trouvent nos grosses, nos moyennes et nos petites armes, ainsi que les divers mobiles que servent à projeter nos bouches à feu, et généralement toutes nos armes de jet. Les piques, dont depuis long-temps on avoit abandonné l'usage, se ressentent plus encore qu'aucuns de nos autres moyens d'attaque et de

défense de cette inconcevable négligence : faisons donc tout ce qu'il convient pour tirer promptement de cet état d'imperfection une arme qu'il sera plus facile que toute autre d'établir dans le plus grand degré de perfection, et qui mérite que nos artistes fassent tous leurs efforts pour la rendre un des plus fermes soutiens de notre liberté.

Il est incontestable qu'un des moyens les plus efficaces de mettre un corps de piquiers en état de se soutenir en plaine contre de la cavalerie, ce seroit de lui conseiller l'usage des *fouguettes perfectionnées*, dont on trouve la description dans le dictionnaire qui fait partie des nouveaux élémens de fortification. Cette arme, qui pourroit être exécutée et servie par les chasseurs répandus en avant du front des plésions, ne pourroit que mettre de très-loin, et bien plus complètement que ne le pourroit faire la mousqueterie la mieux excutée, dans le plus grand désordre un corps de cavalerie, et même toute autre arme, artillerie et infanterie, etc. La cavalerie, désunie et ne pouvant arriver sur le front des plésions ou corps des piquiers avec cet ensemble

qui fait sa force, n'oseroit aborder notre infanterie armée de piques : si elle osoit se commettre en pareille circonstance, elle ne pourroit se promettre aucuns succès. Les fouguettes sont connues depuis long-temps des indiens de la presqu'île occidentale du Gange : elles sont de quelque effet chez ces peuples; mais celles que l'auteur cité propose sont bien autrement redoutables, bien autrement propres à remplir une infinité de services, dans toutes les opérations de la guerre, indépendamment de la très-grande utilité dont elles peuvent être à un corps de piquiers qui auroit à craindre les attaques d'une cavalerie célère, audacieuse et bien armée.

Nous devons dire encore ici que les pelotons que nous plaçons en avant de nos plésions ne sont pas là pour arrêter la cavalerie et pour la faire absolument reculer. Plus que tout autre sans doute nous pourrions avoir cette prétention, ces corps à très-petit front étant soutenus de trois rangs de piquiers, auxquels la gradation des armes que nous proposons donne un ensemble de force et de quantité d'action que n'ont pas les pelotons fraisés d'un seul rang de

piques ; mais nous regardons cette ligne avancée comme bien plus propre encore que ne peuvent l'être les plésions qui les soutiennent, à désunir les corps de cavalerie attaquant, et à diminuer leur impétuosité, soit par la résistance propre de cette ligne de pelotons, soit principalement parce que les chevaux seront plus fortement déterminés à dévier de droite et de gauche de ces pelotons, et à éviter les fers de piques, les bayonnettes, et les coups de feu qu'ils auront à craindre sur les très-petits fronts de ces corps avancés.

Cette déviation sera plus impérieusement commandée encore, si sur le front de ces pelotons il se trouve un canon, un obusier, une grosse amusette, un avant-train d'artillerie, une lionnoise, ou même un cheval de frise quelconque ; (*voyez ces noms dans le dictionnaire qui fait partie des nouveaux élémens de fortification*) et si à l'appui des pelotons avancés, les chasseurs ou grenadiers dirigent, sur le prolongement de la perpendiculaire au front de chacun de ces pelotons, les fouguettes perfectionnées dont nous avons déjà recommandé l'usage et la fabrication, et qui nous semblent bien pro-

pres à complètement rassurer nos corps armés de piques, contre l'effrayante impulsion d'une cavalerie célère qui charge avec un parfait ensemble.

Sans doute que nos piquiers feront toujours un bon usage de leurs armes ; mais ils feront des merveilles si ces armes sont perfectionnées comme elles sont susceptibles de l'être ; si ils sont convenablement soutenus par les autres armes, ainsi que par tous les moyens militaires que la force publique peut et doit mettre en œuvre , et si ils ont soin de toujours se ranger pour combattre en corps à très-petits fronts et d'une profondeur convenable. La proportion que nous avons indiquée, de huit de front sur douze de profondeur , nous paroît réunir tout ce qu'on peut obtenir de force d'un corps d'infanterie , à la ténui[illegible] la plus grande et la plus propre à rendre ces plésions intangibles aux tiers de l'artillerie ennemi.

F I N.

DESCRIPTION

DES PLANCHES

Du Manuel du Citoyen armé de Piques.

PLANCHE PREMIERE.

La *Figure première* représente les proportions relatives des hampes, des piques destinées aux quatre rangs dont nous proposons de former les sections qui sont les élémens des colonnes, ou plésions de piquiers, dont on donne les proportions, *planche II, figure 4; voyez* sur-tout le chapitre II, et la fin du chapitre premier.

La Figure première bis,

Donne la forme d'un fer de pique sur une échelle plus grande; l'échelle nous dispense d'entrer dans aucun détail sur les proportions de ce fer.

Nous saisissons cette occasion d'observer

que plusieurs artistes qui, dans le moment, s'occupent à fabriquer des fers de piques, les font sur de beaucoup trop petites dimensions. Nous les engageons à méditer la remarque du commencement de notre chapitre troisième, elle leur suggèrera des observations importantes. Les douilles de ces fers de piques trop petits, sont d'un calibre si foible, que la hampe qui doit entrer dans ces douilles seroit incapable de résister au moindre effort.

La Figure 2,

Représente une pique dans les proportions de la plupart de celles qu'on a fabriquées, principalement dans les brillans commencemens de la révolution.

Cette pique est beaucoup trop courte pour pouvoir donner à un corps de piquiers quelque avantage, soit contre la cavalerie, soit contre des bataillons armés de bayonnettes.

On voit par la longueur de la pique, *n°. 1 de la figure première*, qu'un corps armé de piques dans les proportions de celles représentées dans cette *figure*, auroit culbuté

culbuté un corps qui n'auroit que des armes comme celles représentées *figure* 2, avant d'avoir reçu une seule piqûre.

Cela ne pourroit manquer d'arriver, non-seulement parce que la pique n°. 2 a quatre pieds de moins de longueur que celle n°. 1, mais encore parce que la gradation observée dans les armes destinées aux quatre rangs de nos sections de piquiers réunissant, sur un même et seul plan la quantité d'action de ces quatre rangs, leur donneroit la faculté de choquer le corps armé des piques, no. 2, toutes de même longueur, avec une force quadruple. Cette force quadruple peut encore être beaucoup augmentée par la rapidité de la charge des corps (*ou plésions*) à petits fronts, représentés *figure* 4, *planche* 2. Qui pourroit douter que ces corps à petits fronts ne puissent charger avec une célérité double de celle d'un bataillon déployé ?

La Figure 3,

Représente une pique à crosse : au lieu de faire ouvrir la crosse comme celle du fusil-pique, dont on trouve le dessin dans les planches de l'Encyclopédie par ordre

de matières, pour lui procurer un point d'appui sur le sol en D, nous préférons de loger en BB la tige de fer A qui peut sortir à volonté, au moyen d'un ressort placé en E, et être fixé solidement au moyen du fort ressort C qui arcboute contre le talon de la crosse F, à-peu-près comme cela se voit aux lames des cannes à dard; au moyen de cette disposition en D pour s'opposer à la cavalerie, faire mouvoir le fer de G en H, pour le mettre à la hauteur du poitrail des chevaux, et même un peu plus haut si on le juge convenable; ce mouvement indispensable ne peut aussi bien se faire avec une pique qui n'a point de crosse.

La hampe est brisée en I pour montrer que cette hampe peut avoir plus ou moins de longueur; elle peut même avoir celle de la pique n°. 4. *de la figure première*.

On conçoit aussi que le fer K de cette pique à crosse peut avoir toute autre forme et même celle de la *figure 6*, qu'on voit *planche* 2.

PLANCHE II.

Figure 4. Ce n'est pas assez d'armer de piques des bataillons de citoyens-soldats;

il faut encore leur indiquer dans quelle ordonnance ils doivent combattre, étant ainsi armés.

Si lorsqu'ils sont armés du fusil et de sa bayonnette, il peut encore paroître douteux si, quand on peut aborder la ligne ennemie, on doit le faire dans l'ordre déployé ou dans l'ordre en colonnes, on ne peut plus former aucuns doutes lorsqu'ils sont armés de piques. Comme ces armes ne peuvent servir qu'autant qu'on joindra l'ennemi de très-près, et qu'on sera fermement resolu de le culbuter et de l'anéantir d'un seul choc, il faut absolument adopter l'ordre en colonnes (*ou plésions*), puisque ce ne peut être qu'avec cet ordre qu'on parviendra, d'abord à le joindre rapidement, et ensuite à le renverser avec facilité.

A ce que nous avons dit à ce sujet dans le *chapitre V*, nous devons ajouter, pour rendre plus facile l'intelligence de la *fig. 4*, que partant de l'ordre déployé des piquiers, qu'on viendroit (*nous le pouvons supposer*) de passer en revue, pour former la colonne, la section A se portera en avant (*à la distance de cinq pas*) de la ligne du front; alors la file A 1, B 2 de la section B viendra

se placer derrière le rang C 1 et D 2 de la section A, et les sept autres files de la même section viendront successivement se mettre à la suite de la file *c 1*, *d 2*; dans le même moment la file *e 1*, *f 2* viendra se placer derrière le rang *g 1* et *h 2*; les sept autres files de la section C seront comme celles de la section B.

La plésion formée et marchant en avant, il est clair, comme on le voit en A 2, que la section A marche par son front, tandis que la section B marche par son flanc droit, et la section C par son flanc gauche. Cela, comme on peut s'en convaincre dans le *chapitre V*, procure aux sections B 2, C 2, etc, de charger dans leur ordre naturel, et par un simple à droite pour l'une et par un simple à gauche pour l'autre, les flancs découverts dans la ligne ennemie, au moyen des trouées formées par les sections A 2 et A 4.

Tout ce qu'on vient de dire des sections A 1, B 1, E 1, et de la plésion A 2, B 2 et C 2, que ces sections servent à former, doit s'appliquer aux sections A 3, E3 et F3, ainsi qu'à la plésion A 4, E 4 et F 4.

Ces deux plésions A 2 et A 4 forment un demi-bataillon ; il y en auroit cent qu'il faudroit faire la même manœuvre.

S'il y a des chasseurs choisis parmi les meilleurs tireurs, on peut les jeter en avant des têtes des plésions. L'instant d'avant le choc, ils doivent se retirer dans les intervalles, ou derrière les plésions, après avoir fait sur la ligne ennemie le feu le plus vif et le mieux ajusté, pendant tout le temps que les plésions auroient pu mettre à manœuvrer pour la joindre et l'aborder.

Ce Manuel ne pouvant être un cours complet de tactique, nous avons dû nous borner aux choses les plus essentielles, et ce que nous avons dit peut suffire dans ce moment aux citoyens pour lesquels il est principalement destiné.

Figure 5, planche 2.

Après ce que nous avons dit dans le *chapitre V*, et d'après les mesures indiquées dans la *fig.* 5, nous n'avons pas besoin de rien ajouter ici.

On pourroit trouver un peu roide la pente du glacis A B; mais nous avons voulu indiquer une construction prompte et expéditive. Si au lieu de vingt-quatre pieds de base on vouloit lui en donner trente ou trente-six, ou même davantage, on pourroit le faire, si on avoit le nombre de travail-

leurs suffisant ; car alors, non-seulement il faudroit d'autant élargir l'avant-fossé A C, à l'origine duquel on voit les puits perdus DD qui sont destinés à arrêter plus long-temps l'ennemi au fond de l'avant-fossé, et par conséquent à le mettre plus long-temps en bute aux grenades lancées de derrière l'abatis et aux coups de feu partans du grand parapet ; mais il faudroit ou des brouettes pour transporter les terres, ou les faire parvenir par des jets à la pelle, d'autant plus multipliés qu'il y auroit plus de distance de l'escarpe C de l'avant-fossé à la côte B du glacis.

Si l'on suppose qu'après bien des pertes l'ennemi, ayant franchi l'avant-fossé A C, l'abatis G, parvienne en E sur le parapet du retranchement, malgré le feu de mousqueterie exécuté tant par le fusilier G que par ceux qui seront avec lui sur la banquette supérieure, alors le piquier F, ainsi que ses compagnons placés comme lui, l'empêchera, soit de sa place, soit de la banquette I, de se former sur la crête du parapet, et de pénétrer dans l'intérieur du retranchement. Les piquiers pourront être secondés par les fusiliers H ou même par quelques bouches

à feu, tenues en réserve et placées soit dans les intervalles des piquiers, soit sur de petits cavaliers, ménagés en arrière du parapet.

Figure 6, planche 2.

Cette *figure* représente un fer de pique qui rendroit cette arme propre à frapper d'estoc et de taille; ce qui seroit fort avantageux contre la cavalerie, si sur-tout il est constaté que les chevaux se poussent en avant sur un coup de pointe, lorsqu'ils se cabrent et se renversent par la crainte seule d'un coup de taille.

Ce fer n'est pas aussi lourd que paroissent l'annoncer ses grandes dimensions.

Les lames A et B, ainsi que la lame C, vues en raccourci, ou plutôt à vue d'oiseau, sont très-minces; il n'y a véritablement de fortement étoffé que le centre qui réunit ces trois lames et qui forme la pointe D.

La douille *e* est d'un grand diamètre, dès-lors on n'a nul besoin d'affoiblir la hampe pour qu'elle puisse y entrer.

Un pareil fer rend une pique une arme terrible et encore plus effrayante; il faut voir, au reste, ce que nous disons à ce sujet dans l'ouvrage, et principalement dans le *chapitre III.*

Un pareil fer peut également se placer au bout d'une hampe simple, d'une hampe composée et susceptible de s'allonger ou de s'accourcir, d'une hampe à crosse, enfin de toutes les hampes imaginables : nous ne disons rien de ses diverses proportions, puisque l'échelle fournit tout ce qu'on peut desirer.

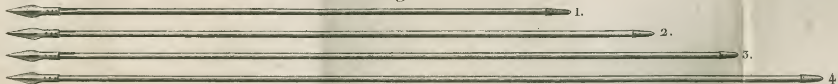
La largeur du fer de *a* en *b*, jointe à la gradation des armes proposée dans l'ouvrage et exprimée *planche première, figure première,* fait que si les files n'occupent que dix-huit pouces dans la totalité du front, comme cela doit être, chaque cheval d'un escadron qui chargeroit un corps de piquiers pourroit s'enferrer sur douze piques, chacune desquelles lui feroit des larges et hideuses blessures, au moyen des pointes *d a f b*.

On pourroit craindre qu'en frappant de taille, le premier rang ne se découvrît ; mais d'abord, il faut observer que ce premier rang seroit couvert par les piques des trois derniers ; que de plus, si ces trois derniers rangs étoient de pied ferme, leurs piques à crosse auroient des points d'appui pris sur le sol ; qu'enfin, les hommes du

Echelle de 6. Lig. pour Pi. de la 1.re 2.e et 3.e Figure.

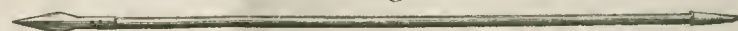


Fig. 1.



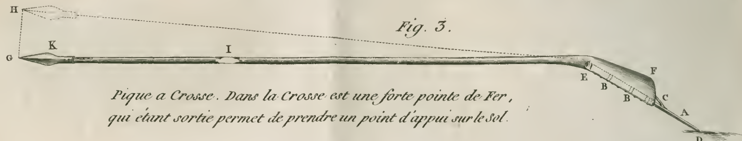
1. Pique pour les Hommes du 1.er rang. 2. Pique pour ceux du 2.e rang.
3. Pique pour ceux du 3.e rang. 4. Pique pour ceux du 4.e rang.

Fig. 2.



Pique dans les dimensions observées lorsqu'elles furent reproduites à l'occasion de la Révolution.

Fig. 3.

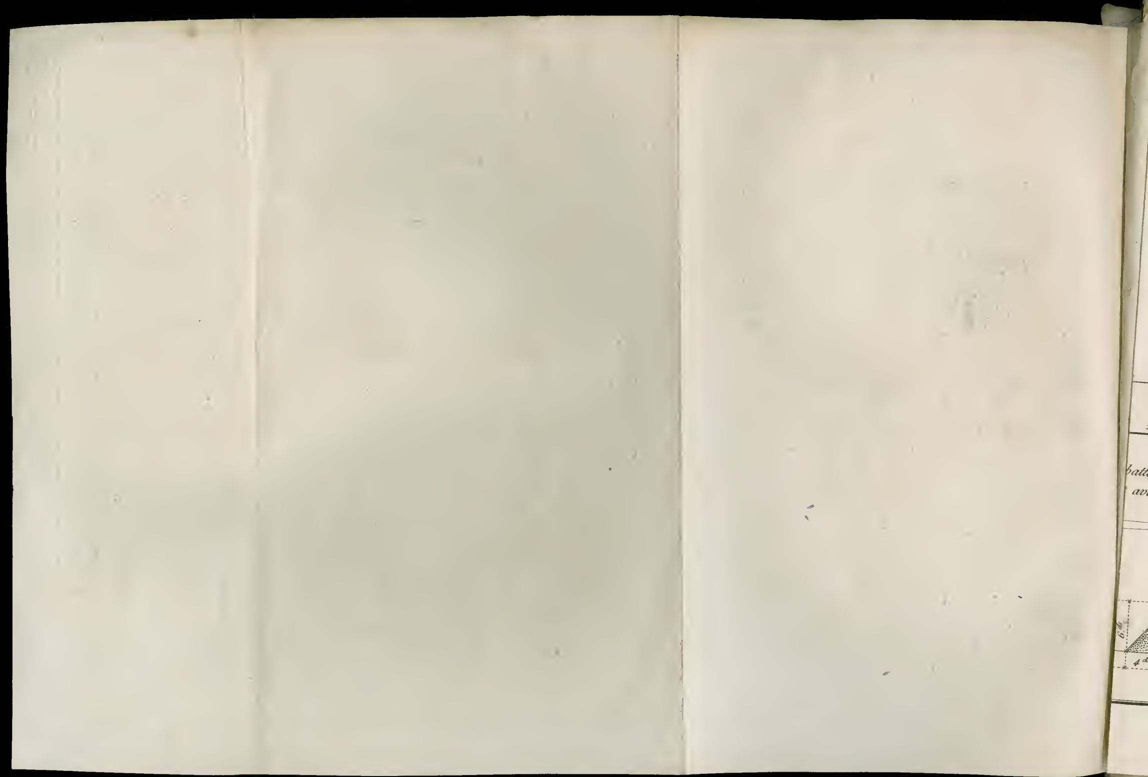


Pique a Crosse. Dans la Crosse est une forte pointe de Fer, qui étant sortie permet de prendre un point d'appui sur le Sol.

Fer de Pique sur une Echelle de Pou. pour Pi.

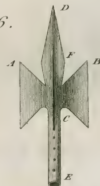


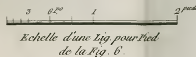
Fig. 1. bis.



Fer de Pique disposé pour frapper de pointe et de taille.

Fig. 6.





Formation des Plésions de Piquiers.

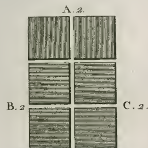
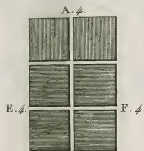
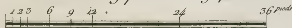


Fig. 4.



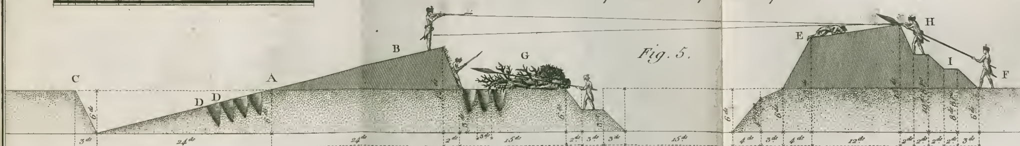


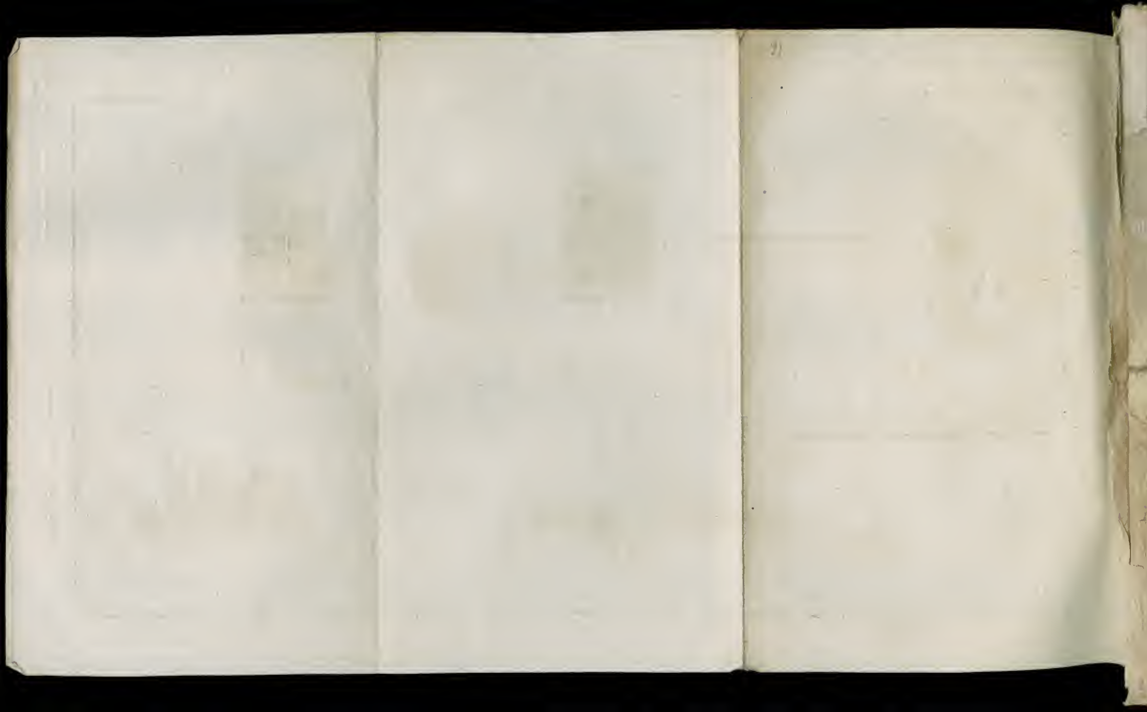
Echelle d'une Lig. pour Pi. des Fig. 4 et 5.



Profil d'un retranchement soutenu d'un abattis, deffendu par des Piquiers et sur lequel le Canon ne peut avoir de prise.

Fig. 5.





premier rang pourroient ne frapper de taille qu'alternativement : tandis que les hommes pairs frapperoient de pointe (en s'avançant même, au besoin, un peu en avant de la ligne du front, sans cesser d'être flanqués par les piques des trois derniers rangs), les hommes impairs frapperoient de taille, et *vice versâ*. Mais quand tous les hommes du premier rang frapperoient à-la-fois de taille, chaque cheval auroit toujours à braver neuf piques, qui, ayant chacune quatre pointes, feroient éprouver à chacun de ces chevaux environ trente-six blessures, non compris celles faites par les corps de taille.

Fin de la Description des Planches.

